

UN HEUREUX DENOUEMENT !

Dixième et dernière partie du CHEMIN DES LARMES

I

NOUVEL EXPLOIT DE MIRO

A l'heure où Etienne Denizot causait avec le juge d'instruction du parquet de Grenoble, lui racontant la douloureuse odyssee de la comtesse Paule, un homme à l'allure inquiète marchait lentement dans une rue peu fréquentée de la ville, la tête inclinée sur sa poitrine et paraissant absorbé dans ses pensées.

Cet homme était le comte Maxime de Verdraine.

On aurait pu le prendre pour un fiévreux, un malade redoutant fort les vents des montagnes alpines, car il avait relevé le collet de son pardessus de gros drap et enfoncé sur ses yeux et ses oreilles son chapeau de feutre mou aux larges bords.

Il prenait évidemment des précautions pour ne pas être reconnu dans cette ville de Grenoble où il avait tenu autrefois le haut du pavé et où il était maintenant méprisé de tout le monde.

Mais quoiqu'il fût vieilli de vingt bonnes années et malgré le soin qu'il mettait à éviter les regards des passants, une femme âgée, qui venait en sens inverse et allait se croiser avec lui, le reconnut. Elle s'arrêta brusquement et laissa échapper un cri de surprise. Le comte s'arrêta aussi en reconnaissant la vieille Marianne.

— Ah ! monsieur le comte, fit-elle, c'est vous, c'est vous que je revois !

— Vous me revoyez, Marianne, bien changé, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, bien changé, dit la vieille servante, avec des larmes dans la voix.

— Ah ! ça, fit-il, vous n'allez pas pleurer, je pense. Je suis heureux de vous avoir rencontrée, Marianne ; j'ai besoin d'un renseignement et vous allez sans doute me le donner.

— Oh ! oui, si je le peux...

— Mais nous ne pouvons pas causer ainsi au milieu de la rue sous les regards des curieux.

En parlant il avait pris le bras de la servante ; il l'entraîna sous le porche d'une vieille maison inhabitée et tous deux se dissimulèrent dans un angle, derrière un pilier.

— D'abord, reprit le comte, dites-moi ce que vous faites maintenant.

— Comme toujours, je suis domestique, monsieur le comte ; malgré mon âge, j'ai pu me replacer dans une maison bourgeoise. Monsieur le comte sait sans doute, que quelques jours après son départ de Grenoble, Mme la comtesse a quitté la ville et est allée demeurer aux Bergères avec les enfants. Ah ! ma pauvre chère maîtresse a bien souffert, bien pleuré !... Malgré tout, nous étions assez tranquilles aux Bergères quand M. de Miray s'est imaginé, par méchanceté contre Mme la comtesse, d'acheter la ferme et le domaine de Verdraine.

Quel vilain homme, monsieur le comte, quel homme affreux que M. de Miray ! Il voulait... non, je n'ose pas vous dire ce qu'il voulait... Mme la comtesse avait une telle peur de lui qu'elle s'est sauvée des Bergères la nuit, oui, monsieur le comte, la nuit, et à pied avec Georges et Edouard, les pauvres mignons !

— Je sais cela, dit le comte sourdement.

— Je n'ai jamais vu un homme aussi furieux que l'a été M. de Miray quand il a appris que Mme la comtesse était partie. Il s'est mis à sa poursuite ; mais heureusement il ne l'a pas trouvée.

— Croyez-vous donc, Marianne qu'il l'aurait tuée ?

— M. de Miray est capable de tout.

Le regard du comte eut un éclair sinistre.

— Moi, monsieur le comte, continua la servante, je suis

encore restée deux jours aux Bergères, et j'y serais restée plus longtemps, dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Mme la comtesse et des enfants, si M. de Miray ne m'avait dit, comme un sans-cœur et un brutal qu'il est :

— Toi, la vieille, on n'a que faire de toi ici, va-t-en ?

Je suis revenu à Grenoble, et, comme je l'ai dit à monsieur le comte, je me suis replacée. Mais je n'ai plus entendu parler de Mme la comtesse et des enfants ; j'ai vu Verdret il y a trois jours, lui et sa femme sont aussi sans nouvelles. Je suis très inquiète, très tourmentée. Je pense à eux sans cesse : il y a des jours où je pleure tout le temps ; la nuit, j'ai toutes sortes de vilains rêves.

La pauvre vieille s'était mise à pleurer, ne pouvant plus retenir ses larmes.

M. de Verdraine était devenu très sombre ; il avait comme des frémissements de colère, et sa main, dans une de ses poches, serait fiévreusement la crosse d'un revolver.

— Monsieur le comte, demanda Marianne, pouvez-vous me donner des nouvelles de Mme la comtesse et des enfants.

— Non, répondit-il d'une voix creuse, je ne sais pas plus que vous ce qu'ils sont devenus.

— Ah ! voyez-vous, monsieur le comte, rien ne m'ôtera de l'idée qu'il est encore arrivé malheur à ma pauvre maîtresse... Mais c'est donc dans la vie toujours, toujours les mêmes qui sont malheureux !

— Chacun l'est à son tour, répliqua le comte d'un ton farouche, et il y a un châtimement pour les infâmes qui ont fait souffrir les innocents.

La vieille servante ne comprit pas ce que voulait dire son ancien maître ; mais, étonnée, elle le regarda : le visage du comte avait une expression si terrible qu'elle frissonna.

Après un silence M. de Verdraine reprit :

— Marianne, quand vous m'avez rencontré je me rendais chez M. de Miray, mais sans savoir s'il est en ce moment à Grenoble.

— Est-ce bien vrai ? s'écria la servante avec stupeur, monsieur le comte allait chez cet homme !

— Il n'y a à cela rien de surprenant. M. de Miray n'a-t-il pas été mon ami, mon meilleur ami ?

— Lui, votre ami, votre meilleur ami ! Ah ! il vous l'a fait croire...

— Allons, allons, dit le comte, prenant le ton de la plaisanterie, je vois que vous n'aimez pas M. de Miray ; mais moi je n'ai aucune raison de lui en vouloir, à ce cher baron qui, maintes fois, m'a rendu des services d'ami. Il faut que je le voie aujourd'hui même, nous avons des affaires sérieuses à régler ensemble.

— Vous ne le trouverez pas à son hôtel.

— Alors il n'est pas à Grenoble ?...

— Il n'y est pas.

— Où est-il ? Le savez-vous ?

— A son château de Verdraine, répondit Marianne avec un accent où il y avait en même temps des regrets et de la colère.

— Vous êtes bien sûre qu'il est à Verdraine ?

— Oui, monsieur le comte, et depuis une quinzaine de jours, je l'ai appris par le fermier des Bergères.

— Merci, Marianne ; voilà le renseignement que j'avais à vous demander. Je suis pressé, je vous quitte... Vous êtes toujours la même ; vous n'êtes pas changée, vous. Allons, ma pauvre Marianne, bon courage et bonne chance.

M. de Verdraine s'éloigna et bientôt s'enfonça dans une ruelle où il disparut.

La vieille servante était restée toute surprise de la façon brusque dont son ancien maître l'avait quittée.

— Ah ça ! murmura-t-elle, il ne sait donc pas quel vilain homme est M. de Miray ? Il s'imagine peut-être que son cher baron va lui rendre Verdraine et les Bergères. Vous verrez comme vous serez reçu, monsieur le comte. Ah ! vraiment, il y a des hommes qui sont bêtes !

Après avoir quitté M. Daubrun et avant de revenir chez lui, à l'hôtel des Alpes, Etienne voulut savoir où était l'hôtel